

Georges LOPEZ

Survivre sur le banc des couillons

Roman

Éditions DU LONG COURS
2, rue de la Margelle
34300 AGDE

Chapitre 1

RUPTURE DE RÊVE

Basta avec le quotidien !

Je devais partir, poursuivre mes rêves, les rattraper et c'est ainsi que je me suis retrouvé, échoué sur cette île déserte, si petite qu'ici les fourmis paraissent grosses.

Naïvement, je croyais que les îles désertes n'existaient plus, sauf peut-être en Terre Adélie. Je croyais que les hommes avaient colonisé le moindre carré de sol. Eh bien non ! Entre le tropique du Capricorne et l'Équateur, trois grains de sable, coiffés d'une touffe de cocotiers, émergent de l'Océan Indien. Je ne peux en dire davantage sur la position de ce mouchoir de poche abandonné aux quatre vents, mon GPS, guetté par ma scoumoune, s'est soudain arrêté. C'est la seule excuse que j'ai, moi qui me prétends grand navigateur, pour expliquer que, par une nuit sans lune, par un ciel sans étoiles, aveuglé par le rideau d'une averse tropicale tenace, j'ai brisé mon bateau sur la barrière de corail qui borde le côté nord-ouest de cet îlot.

C'est la faute à pas de chance, dirait l'autre, moi j'appelle cela de la scoumoune, ma scoumoune. Quelle différence ? La scoumoune c'est du « pas de chance » avec de la glu autour, elle vous colle aux pattes. Je suis tellement habitué à vivre avec elle, que plus rien ne m'étonne venant de sa part. Qu'elle ait pensé à mettre entre mon voilier et l'immense océan, ce petit bout de terre à peine plus grand qu'un terrain de football, c'est quand même du vice !

J'aurais pu passer à cinq cents mètres à l'est ou à l'ouest, je l'évitais. J'aurais pu faire du lèche-cailloux juste pour me faire peur, mais non, paf, en plein dans le mille ! Je n'ai pu sauver du naufrage que le short, le tricot de peau en coton peigné et la montre que j'avais sur moi. Rien de plus, pas même une paire de sandales.

Qui n'a jamais rêvé d'une île déserte, aux plages de sable blanc bordées de cocotiers, loin de tout pour éviter que personne ne le retrouve, pas même le plus zélé des comptables du trésor ?

J'en ai rêvé, le sort l'a fait. Je nage dans mon rêve à défaut de nager dans une eau si claire qu'il est bien impossible de se cacher des requins. C'est certain, ils ont repéré le sandwich que je suis pour eux, ils attendent patiemment l'imprudence qui me fera tremper un pied dans l'eau. Je ne suis pas prêt à leur donner ce plaisir, j'ai promis à Bilou de ne pas mourir bêtement !

Si ces bêtes-là savaient marcher, il y a longtemps qu'elles seraient venues me dévorer sur le sable. Il leur faudra des millions d'années pour qu'elles y pensent et encore des millions d'années en suivant à la lettre les recommandations darwiniennes pour que l'évolution leur donne des jambes. Donc, je suis tranquille, pas de risque qu'elles viennent me grignoter tout cru sur la plage. Elles ont laissé ce soin aux fourmis, car ici, terre de paradoxes, si les requins fourmillent, les fourmis « requincent ». Elles portent le gentil nom de « fourmis feu » à cause des brûlures que procurent leurs morsures. Paraît-il, certains allergiques peuvent en mourir !

Préférant assez largement me confronter aux fourmis qui « requincent » qu'aux requins qui fourmillent, j'ai vite appris où poser mes pieds, mes fesses et surtout ma couche le soir. Mais le succès n'est pas garanti à cent pour cent, car, il n'y a rien de plus versatile que ces sales petites bêtes dans le tracé des sinusoïdes de leurs trajectoires.

Comme on ne peut être tranquille nulle part, en plus des fourmis, me disputent l'occupation du territoire les bernard-l'hermite dont les va-et-vient nocturnes sont franchement agaçants. Ces gens-là ne respectent rien et surtout pas le sommeil des voisins.

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... » Ulysse était-il vraiment heureux, le suis-je moi-même ? Je n'ai pas le loisir de me poser la question. Tout me manque, l'essentiel et le superflu.

L'essentiel c'est d'abord l'eau. Les premiers jours, j'envisage de mourir de soif. Un fait me rassure cependant, ma scoumoune n'est pas de ces microbes imbéciles qui en dix jours tuent leur hôte et le suivent dans sa tombe. Elle n'a, jusqu'à présent, jamais essayé d'attenter à mes jours. Elle est un peu comme la mouche sur le bœuf, elle le pique, l'agace mais ne le tuera jamais, il est bien trop précieux pour elle !

Alors, promesse faite à Bilou de ne pas mourir idiot, je trouve une solution. Une trempette quotidienne de deux heures dans les vingt centimètres d'eau du lagon me sauve de la déshydratation. Il y a bien les quelques averses tropicales, mais je n'ai pas même un gobelet pour recueillir et stocker l'eau.

Se mettre sous les cocotiers à la verticale de la feuille la plus large, et là, boire jusqu'à plus soif l'eau qui dégouline de l'extrémité ; je bénis chaque averse. Quand l'averse dure, je me retrouve acteur dans une pub de Tahiti douche où le metteur en scène distrait aurait oublié le savon, tentant de décrocher l'odeur animale qui subrepticement s'est incrustée dans mes pores. « Je sue donc je pue » dirai-je, dans une contrepèterie approximative de la fameuse pensée de Pascal. Même si le

temps m'en est ici donné, je ne veux réécrire l'histoire des pensées de Pascal qui en fait aurait paraphrasé son fidèle palefrenier portugais qui, pour se donner du cœur à l'ouvrage, répétait sans cesse : « Je panse donc j'essuie ».

J'ai autre chose à panser, pardon, à penser car, si la pluie fouette le corps, son absence fouette l'esprit. Ce ne sera pas en vain que j'aurai navigué en rêve dans les revues nautiques avant d'avoir un bateau. Les lectures de récits d'aventuriers me reviennent en mémoire. Sur un atoll, pour avoir de l'eau douce, il suffit de creuser un trou.

Armé de vestiges de coraux en guise de pelle et de pioche, je creuse, creuse, et creuse encore, abruti de faim et de soif. Je ne sais plus ce que je creuse, un puits ou ma propre tombe. À environ deux mètres, je trouve mon trésor, diamant liquide, qui scintille sous le regard vertical du soleil. Un délice d'eau douce qui vaut bien tous les pastis du monde inonde mon corps, éclaircit ma conscience.

Mon moral remonte, mais si haut qu'il puisse monter, il n'atteindra jamais le sommet des cocotiers et ses noix de coco. L'homme descend du singe, le singe descend de l'arbre, donc l'homme descend de l'arbre, syllogisme doublement absurde, car, encore faut-il pouvoir y grimper.

Même en pleine forme, je ne sais pas si j'en suis capable. Affaibli par des jours d'une unique ration faite de la dizaine de poissons volants échoués sur la plage, il est hors de question de tenter l'aventure. Et ces salauds de cocotiers balancent impunément hors de ma portée leurs fruits ronds comme des seins de femmes.

Ces vantards pensent peut-être qu'ils vont pouvoir longtemps narguer un affamé, dans ce cas ils se trompent. Si je ne vais pas aux noix de coco, les noix de coco viendront à moi. Proverbe de crève-la-faim. Patiemment, laborieusement, j'érode, à l'aide de coquilles de bernard-l'hermite, le tronc du plus arrogant mais aussi du plus fourni des palmiers qui, au bout de trois jours ou de trois heures (ma férocité m'a fait

perdre la notion du temps) s'abat. Grâce au ciel, Dieu dans sa clémence a oublié de faire naître ici les crabes de cocotier ou les rats, toutes les noix sont bonnes. Au passage et quand ma gloutonnerie m'en laisse le loisir, j'admire le génie du grand créateur qui, avec sa conception de la noix de coco, aurait remporté le premier prix de design : emballage vert esthétique et recyclable, d'une solidité à toute épreuve, un peu trop d'ailleurs, et comble d'inventivité, isolant.

Puisque j'ai fait référence à Dieu, qu'il me soit permis de le remercier, car en plus de son invention de la noix de coco, chapeau bas, il a fait le cocotier ! À bien m'y prendre, j'ai là le toit, le boire et le manger. Yapuka ! Serai-je aussi bon que les Polynésiens dans l'art « cocoteresque », c'est à dire de faire de tout à partir de ce seul arbre ? Sans outils, ce sera dur de concourir.

Pas question d'aller plonger sur l'épave de mon bateau pour récupérer quelques couteaux, scie ou marteau, les requins du même nom et leurs cousins n'attendent que cela. Faut se débrouiller avec ce que je peux trouver à sec. Pourtant, une dent de requin m'aurait été bien utile, coupante comme une lame de rasoir, c'est le ciseau idéal.

Je vais donc voir côté squal. Quelques ailerons tournoient presque à portée de main. Courageusement j'allais tendre le bras, saisir un aileron, ouvrir la bouche de la bête et lui arracher deux ou trois dents, histoire d'avoir quelques rasoirs de rechange, tandis que les caméras du commandant Cousteau filmeraient l'exploit. Tu parles Charles ! Pas de Calypso en vue, donc ce n'est pas la peine d'aller faire le con pour, au mieux, rester manchot, dans l'anonymat le plus complet.

Quoique, en réfléchissant un peu, il y ait un coup à tenter. Échouées sur la plage, gisent diverses branches d'arbre. J'en prends une suffisamment longue, bravement, je pénètre dans l'eau jusqu'aux chevilles et je l'agite vigoureusement en surface. Tout expert en requin sait que, imiter un animal en détresse, il n'y a rien de mieux pour attirer ces goinfres aux

dents pointues. Avec vivacité, une bête de plus de deux mètres se précipite, crunch, elle coupe nette la branche qui devait bien faire dix centimètres de diamètre. Zut, mon bois ! Il n'y a pas la moindre dent sur le bout restant.

Attends mon petit ! Je reviens avec une branche qui, de par sa taille, peut déjà se faire appeler tronc dans le petit Larousse illustré. Elle n'est pas tout à fait remise de sa baignade de plusieurs mois qui l'a conduite sur ces rives et reste de structure souple. Je recommence mon jeu de petit bateau qui va sur l'eau, en attachant prudemment le morceau à une corde de nylon pleine de cambouis que j'ai arrachée du sable. À trois reprises je lance le rondin dans l'eau. Mon carambar géant attire la convoitise de deux bestioles. La plus leste mord, je tire comme un bœuf sur la corde au risque de la faire remonter sur le sable. Avec une sauvage vivacité le teigneux à aileron se tortille espérant arracher le morceau comme il aurait fait s'il avait pu coincer mon pied entre ses mâchoires. Avant de se retrouver au sec où il aurait moins fait le malin, il lâche cette jambe qui n'est que de bois.

La récolte dépasse toutes mes espérances, huit dents de belle taille sont plantées dans le bois mou. La pauvre bête, – allais-je la plaindre maintenant, – en est quitte d'attendre qu'elles lui repoussent. Il ne me reste plus qu'à me mettre au travail.

Les vestiges du cocotier déjà coupé sont là gisant bêtement sur le sable et moi, tout aussi bête, je suis là, mes dents de requin en poche, avec le regard d'une valise qui a perdu sa clé, ne sachant par quel bout commencer. L'objectif numéro un est pourtant simple : me faire une cabane. Dent de requin deux centimètres de long, tronc de cocotier cinquante centimètres de diamètre. Je me vois mal tailler des poutres et linteaux pour mon château. Il faut réduire dans l'immédiat mes ambitions. Je choisis de réaliser le modèle le plus simple, la hutte style canadienne à deux pans en attendant de pouvoir faire mieux.

Malgré leur petite taille, les dents de requin s'avèrent être de remarquables ciseaux à bois. Leur céramique invincible entaille le bois avec une surprenante efficacité.

Je scie, je biseaute, je taille et je bataille. J'échancre, je raccourcis, j'épluche, j'effile et j'enfile. J'assemble, je tresse, je dresse, je progresse. Deux jours après mon exploit de chirurgien-dentiste, j'ai ma cabane en feuilles de cocotier. C'est une véritable cathédrale me dit un bernard-l'hermite qui s'y est installé sans vergogne. Malgré son compliment, je le jette dehors sans ménagement.

Le manger, le boire et le couvert, je veux dire le toit, j'ai presque pourvu à l'essentiel. Dans ma cabane je dors mieux, avec les noix de coco j'ai un peu moins faim, j'en oublie le superflu.

Pourtant, une nuit, je sens une présence féminine. Illusion du rêve ? Obsession de frustré ? Je sors néanmoins. Comme le fond de l'air est doux ! Je ferme les yeux pour mieux le respirer. Mais là, un bruit, tout près, à droite. Il y a quelqu'un ! Une forme ? Une femme ? Non ! Une tortue ! En larmes, elle est venue pondre. Bien qu'elle ne me donne pas son nom, je sens bien qu'elle s'appelle Zoé, sinon, comment ce nom me serait-il venu à l'esprit ? Toute la nuit ou du moins, ce qu'il en reste, je l'assiste dans son œuvre procréatrice.

Pourquoi la femme tient-elle la main de l'homme quand elle accouche ? De toute évidence, c'est pour qu'il souffre moins. Chaque œuf pondu lui coûte un enfantement sans péridurale, Zoé me prend la main, je souffre moins pour elle. Au petit matin, quand épuisée, elle recouvre son nid, je l'aide à rejoindre la mer. « Allez, ma grosse, va, tu as bien travaillé ! » Les yeux lourds d'émotion, je la regarde regagner le large, quand un requin lui arrache une patte, un autre lui coupe net la tête. Dans un effroyable bouillonnement l'eau se transforme en soupe à la tortue, c'en est fini de Zoé. Ma compagne d'une nuit a échoué dans la gueule de ces salauds. Je hurle de rage :

– Enfoirés ! Vous me paierez ça !

On peut s'attendrir, voire porter le deuil d'une compagne d'une nuit et aimer les œufs. Un ventre ça ne réfléchit pas, ça n'a aucune morale. Ainsi je n'eus pas conscience que j'étais

aussi dégueulasse que les requins. Le menu se diversifie, j'arrive même, certes avec beaucoup de mal, à faire du feu à la mode préhistorique et ...une omelette.

Je n'oublie toutefois pas le règlement de compte que j'ai promis aux requins.

Je vais souvent voir la ronde des ailerons. Les enfoirés ! Non seulement ils m'ont empêché de plonger sur l'épave de mon bateau pour récupérer tout ce dont j'ai besoin, non seulement ils m'interdisent de pêcher, mais, en plus ils me privent du plaisir de nager.

– *Salauds, enfoirés !* C'est tout ce que je trouve comme insultes, mais la force avec laquelle je les prononce en dit long sur ma détermination à me venger. D'ailleurs, je décide désormais de ne plus les appeler que par leur nom d'enfoirés.

Dès que je trempe les pieds dans l'eau, ils arrivent, un, deux, trois... Je ne prends pas le risque de les défier trop longtemps, mais ils ne perdent rien pour attendre.

Petit à petit, la mer poubelle complète mon équipement. Ici, un bidon en plastique qui, après transformation, m'évite de descendre à tout instant dans mon puits. Là, des bouteilles à la mer sans message, tant pis pour la lecture. Là encore, du bois et des branchages en quantité.

Je deviens expert en casse de bouteilles, j'en tire une poêle à frire originale et divers couteaux et des loupes pour allumer le feu.

Dans des moments de rêve aigu, je me vois, armé d'un tesson de bouteille, attaquer les squales maléfiques. À cause du commandant Cousteau qui se refuse toujours à venir filmer mes exploits, je ne passe pas à l'acte. Par contre, je me confectionne avec patience un beau gourdin. La pensée émue de taper sur le crâne des fauves sous-marins me donne du cœur à l'ouvrage.

Je termine ma préparation par un entraînement, revers à deux mains, coup droit à deux mains ; je ne gagnerai pas Roland Garros, mais, vu la rareté du poisson-volant ces derniers jours sans vent, la fin et la faim justifient les moyens.

Pieds dans l'eau jusqu'aux genoux, j'attends. Un enfoiré de trois mètres, attiré par le maigre jambon de mes mollets, vient me renifler les guibolles pour savoir si le mets lui convient, avant d'y mordre dedans. Vlan un coup droit sur la tronche ! L'enfoiré ! Avant que je n'ajuste le second coup, il a vivement retiré la tête et moi, mes jambes, des fois qu'il n'ait pas apprécié la plaisanterie.

Pour un coup d'essai, ce ne fut pas un coup de maître ! Il me faut perfectionner l'outil. Une épave de bois me fournit quelques clous rouillés. Cette fois, si, d'aventure je les rate, au moins leur filerai-je le tétanos. J'en hérisse mon gourdin.

Séquence les pieds dans l'eau, clap, deuxième. Un enfoiré de deux mètres, ce qui convient mieux à mes ambitions et mon appétit, se présente. Le premier coup l'étourdit, le deuxième le saigne. Prestement je le tire sur le sable avant que ses copains n'arrivent. Comme il bouge encore, du moins je crois, à moins que ce ne soit de la pure méchanceté, je lui file plusieurs coups d'affilée sur le crâne, si bien que sa tête prend la forme d'une galette.

Le steak d'enfoiré cuit à la braise, je ne vous dis pas le délice. Il y avait longtemps que je n'avais eu la sensation du ventre plein.

Le lendemain, les bernard-l'hermite s'étaient chargés de finir les restes, cent cinquante kilos de barbaque ne leur ont pas fait peur, ils ne m'ont laissé que la peau et les arêtes. Je faillis les traiter de petits enfoirés, mais inutile de ternir des relations qui, jusqu'alors, ont été dans l'ensemble convenables. Si ça se trouve, la viande avait tourné.

D'un œil attendri, je regarde des attardés au ventre lourd et leur trouve un ravissant air de garde-manger. Ce même jour je me fis des bernard-l'hermite cuits dans l'eau de mer. Le goût ? Entre crabe et langouste !

Six mois, montre en main, que je suis ici ! J'ai fait mille fois le tour de l'île, en traînant les pieds, cela prend un quart d'heure. Le cordon de sable blond presque blanc, qui l'entoure

est un peu plus large au vent. Son seul relief lui est donné par la cime des cocotiers. Quelques raisins bord de mer buissonnant s'aventurent parfois près de l'eau, côté lagon. Lagon est un bien grand mot pour désigner l'impraticable platière de quelque cent mètres de large où les coraux affleurent et qui sépare la rive au vent de la haute mer. Un univers pauvre sur lequel j'ai à peine dénombré dix espèces végétales.

J'ai appris à grimper, ce qui m'évite de décimer la forêt de cocotiers. Hier, la sœur de Zoé est venue me voir, en repartant, elle s'est fait bouffer par les enfoirés toujours aussi nombreux. Décidément, ici rien ne change, les enfoirés sont toujours aussi mal élevés, les coups de gourdin ne les ont pas amenés à plus de civilité.

Par contre, moi, je progresse. L'autre jour, un oiseau s'est imprudemment posé sur l'île. Je l'ai laissé repartir sans le moindre coup de gourdin, pourtant, il n'était pas farouche et cela fait bien longtemps que je n'ai pas mangé de poulet.

J'ai mon île déserte, mon Club Méd., pour moi tout seul. À faire une confidence, un Club Méd., sans femme et sans G.O., on s'y emmerde. En plus, il n'y a pas la télé, pas la radio...J'en arrive à regretter « Les Grosses Têtes », à regretter mon univers quotidien dans lequel jadis je m'emmerdais. Sans compter que je vais sûrement rater la coupe du monde de football.

N'y a-t-il pas d'autres solutions pour les hommes que de s'emmerder ici ou là ?

Chapitre 2

FEMME AUX FORMES QUI ME HANTENT

Bientôt, dans quelques jours, je fêterai mon premier anniversaire sur cette île déserte oubliée dans l'Océan Indien. Un tronc de cocotier que j'ai hachuré d'interminables codes-barres, témoigne du temps qui a passé. Un an déjà que je vis en compagnie de fourmis carnivores, de bernard-l'hermite sans conversation, de tortues suicidaires et d'enfoirés de requins qui ne pensent qu'à me passer au hachoir de leurs dents. Un an que je n'ai pas vu l'ombre d'une présence humaine.

Si l'on s'habitue à manger tous les jours du steak d'enfoirés ou à mâchouiller, en rêvant de langoustes, des bernard-l'hermite maigrelets, davantage pour le goût que pour l'apport nutritif, je ne m'habitue pas à la solitude. Je n'essaie plus de sympathiser avec les tortues depuis que je sais le triste sort qui leur est réservé.

J'ai essayé de jouer avec les bernard-l'hermite, mais ce n'est pas évident d'avoir des relations suivies avec eux. Difficile de les individualiser, ils se ressemblent tous, ils sont muets comme des carpes et portent tous le même prénom Bernard. Par ailleurs, ils sont d'une susceptibilité inouïe, au moindre reproche ils rentrent dans leur coquille.

Pour me tenir compagnie, je n'ai même pas le loisir de me regarder dans un miroir. Si je converse souvent avec moi-même, je ne sais pas quelle tête a ce moi-même. Je n'ai pas sa photo. Qu'est devenu ce bel homme élégant et soigné, plutôt grand, aux yeux qui passent du vert au marron clair selon l'humeur du temps, à la peau glabre toujours bronzée, à la perruque châtain clair sculptée par des coupes au rasoir ? Où est passé cet individu de trente-cinq ans, BCBG, que l'on pouvait croire au moins directeur du marketing dans une grande entreprise ? Je sens, en le touchant, qu'il a une barbe d'un an. Mais à quoi ressemble-t-il vraiment ? Je n'en sais fichtre rien ! Peut-être a-t-il rapetissé, peut-être que sa peau grasse est couverte de points noirs ?

Je regrette à présent ce choix de naviguer en solitaire, même si c'était une décision un peu dictée par les circonstances. Ah, si j'avais amené une femme avec moi, la physionomie de ce séjour en aurait été sans doute totalement bouleversée ! Je l'aurais ici, près de moi. Elle serait mon miroir, elle serait ma raison d'être, je veux dire d'être quelqu'un, mais aussi d'être un mâle.

Femme aux formes qui me hantent,
Femme ronde de seins, de hanches,
Femme chaude qui m'enchante,
Femme sur qui je me penche.
L'obsession me donne du talent poétique.

Quand la nuit s'étoile et que le rideau de mes paupières tombe devant mes yeux, mon subconscient trempe le couteau dans la plaie, l'agrandit un peu plus à chaque fois. Je rêve de femmes, le plus souvent sans visage, mais au corps si

divinement dessiné, de femmes plantureuses comme je les aime, aux seins arrondis comme des lunes. Mes rêves m'emportent dans des aventures galantes qui feraient pâlir d'envie Don Juan lui-même.

Le jour, mes fantasmes ne me quittent pas. Je compte sur les doigts des mains les femmes que j'ai possédées. Ma vie amoureuse ne peut pas s'arrêter là, ce n'est pas possible ! Je n'en ai pas eu assez, une vie d'homme, c'est plus nourri !

Je me remémore une à une les filles avec lesquelles j'ai fait l'amour. Je ne dis pas aimer, j'introduis cette nuance, car l'Amour avec un A n'était pas toujours au rendez-vous, malgré ma tendance naturelle à aimer tout ce qui porte jupon.

Il y a eu la première ; c'est important la première fois ! Si vous la ratez, vous avez toutes les chances de devenir mauvais amant, pervers, voire homosexuel ! Mes souvenirs reconstruisent tous les détails de cette aventure. Elle s'appelait Michèle. Elle était de cette génération où dominait le prénom Michèle, hérité sans doute de l'impact des exploits cinématographiques de Michèle Morgan. C'était en colonie de vacances, en Bretagne. Je faisais mes premières armes comme moniteur de colo. J'avais vingt ans, c'est bien tard pour une première fois. Ce n'était pas faute d'avoir essayé avec des filles de mon âge ou plus jeunes que moi. Au mieux, mes tentatives ne dépassèrent jamais le stade du flirt poussé parfois jusqu'à une main glissée dans la culotte, mais jamais plus, à cause des fameux préjugés qui étaient encore tenaces à l'époque et du prix des préservatifs. Sans compter que prévoir une capote, c'est de la préméditation, une sage précaution pourtant très mal interprétée par les midinettes qui pensent avoir affaire à un coureur de jupons.

Dès lors, je compris que pour quitter ce statut peu glorieux de puceau de première classe, il me fallait viser des affranchies, je veux dire des plus vieilles que moi. Michèle avait vingt-six ans, elle officiait dans la colo comme infirmière. Je me demande bien comment elle avait pu obtenir ce poste. Elle était d'une incompétence notoire dans le domaine des soins aux

malades ou présumés tels. J'avais pu en faire la douloureuse expérience sur l'herpès solaire qu'elle traitait comme un impétigo en arrachant la croûte. L'horreur ! Je pense qu'elle y mettait aussi un peu de sadisme ou bien, souhaitait-elle me voir revenir souvent dans son antre médical. De métier, elle était assistante sociale, ce qui tombait bien car, puceau à vingt ans, ce dont on a le plus besoin, c'est d'une assistante sociale. Autre précision, elle était d'origine antillaise, c'est à dire qu'elle ajoutait à la grâce féminine une note d'exotisme. Peut-être, à travers elle, est né mon goût des îles tropicales, à moins que ce ne soit un gène hérité d'ancêtres ignorés découvreurs d'Amériques, tout est possible !

Il faut croire que les colos sont souvent fréquentées par des filles ayant coiffé Ste Catherine. Elles espèrent trouver là un mari. C'est mieux que les agences matrimoniales, de tout point de vue : beaucoup de chances de succès ! Ça ne coûte rien, ça rapporte même un peu d'argent et c'est plus convivial !

Trois filles entraient dans cette typologie. J'avais le choix ! La première a failli me violer devant mes collègues moniteurs ahuris. L'occurrence fut notre premier jour de congé entre monos. Une journée importante, car c'est dans cette première sortie que se distribuent les cartes et se forment les couples. Le temps était maussade, un crachin poussé par une brise de mer balayait la plage, c'est à dire que pour un escargot, il faisait assez beau. L'équipée avait trouvé refuge sous une tente de plage. La charmante était blonde, les cheveux coupés court, prof de sténodactylo, autrement dit experte en jeu de mains. Je lui ai donné du plaisir chichement avec un doigt, elle m'en donna avec toute la main, ce que je pris pour une marque de générosité. Curieusement, il n'y eut pas de suite, elle avait dû conclure que j'étais bien trop jeune pour elle ou trop peu expérimenté et surtout, elle avait repéré un parti de son âge, le directeur adjoint. Je n'ai pas insisté, ce n'était pas vraiment mon type, elle faisait trop garçon. Elle arriva à ses fins dans une ambiance où, les derniers temps du séjour, ça copulait à tous les

étages de la hiérarchie et en ce qui la concerne, je l'appris plus tard, l'affaire se termina devant monsieur le maire.

La deuxième, c'était précisément Michèle. Elle avait jeté son dévolu sur moi, faute de mieux sans doute, je veux dire de plus vieux. C'est bien sûr une supposition que je fais, car elle ne m'a jamais rien avoué. Autour de la croûte de mon herpès, nous avions sympathisé. Certes, il y a plus romantique, mais les circonstances sont ce qu'elles ont décidé d'être et rien de plus ! Elle me donna rendez-vous dans son lit à une heure où il ne fait plus assez jour pour enfiler des perles mais suffisamment nuit pour enfiler un pyjama ou tout autre chose encore de plus sensuel. Elle m'attendait vêtue d'une nuisette rose vaporeuse. – L'avoir mise dans ses bagages dénote qu'elle n'était pas venue ici seulement pour martyriser les pauvres gamins qui auraient eu l'imprudence de franchir le seuil de son infirmerie –. Elle n'avait pas mis de culotte, pour éviter les palabres. Elle était superbe, le bout de ses seins, d'un seul élan, pointait sur le tissu léger au risque d'y faire des trous. Le triangle de poils entre ses cuisses cachait à peine, dans la brume du voile, l'univers féminin que j'allais enfin explorer. Elle m'attira à elle en écartant ses cuisses, je la pénétrai presque immédiatement. Je n'avais jamais connu sur mon sexe que la franche caresse d'une main ferme. Là, avec surprise, je plongeais dans un bain gluant genre soupe au tapioca. Dans quoi avais-je trempé mon pauvre gland ? Mon pénis allait et venait, le terrain était tellement lubrifié que j'avais l'impression de ne pas toucher les bords. Visiblement, elle avait fait, avant ma visite, un travail de préparation psychologique sur elle-même ; je veux dire qu'elle avait ardemment pensé avec délice à ce qu'il allait lui arriver. Je n'entendis pas se déchirer la bannière de sa virginité. Certains copains, qui n'en étaient pas à une énormité près, m'avaient affirmé qu'on pouvait entendre un « clac » ou quelque chose de tel au moment de la rupture de l'hymen. Là, je n'ai pas rencontré le moindre obstacle, conclusion : elle n'en était pas à sa première expérience. À vingt-six ans, je pouvais m'en douter !

À cogiter ainsi, le poireau de ma virilité faillit flétrir dans le jardin fertile qui l'avait fait pousser. Il me fallait éviter la honte suprême du mâle en mal d'érection. C'était bien le moment après avoir bataillé plusieurs années pour connaître l'envolée suprême ! Je mobilisais dans ma mémoire toutes les histoires pornographiques que j'avais pu lire, je me ressourçais à tous mes fantasmes d'adolescent. Trop, peut-être, car mon plaisir vint rapidement.

Je ne pense pas que la femme prenne autant de plaisir que l'homme à initier son prochain, je suppose que ce soir-là, elle rata l'express du plaisir qui était parti en avance sans l'attendre. Fort heureusement, par la suite, passée la surprise de la découverte, j'eus l'occasion de lui démontrer ma vigueur. Elle en profita allègrement au point de me mettre sur les genoux.

Très vite se développa dans la colo une harmonie très baba cool. C'est pourquoi, sans renoncer à Michèle, je tentai ma chance avec la troisième, une fille de vingt-quatre ans, longiligne, avec des seins pointus comme des diamants, sûrement capables de rayer les vitres. En un mot elle était superbe et d'une grâce très parisienne ! Prise dans l'ambiance, elle faillit céder à mes avances, mais me refusa, par amitié pour sa collègue piqueuse de fesses, dans un dernier sursaut de savoir vivre, (c'est ici une façon de parler, car ce serait plutôt une manière de ne pas savoir vivre ses pulsions naturelles). Après la colo, je terminai mes vacances avec Michèle au bord de la Méditerranée. Je n'eus pas le loisir de profiter beaucoup de la baignade, à raison de quatre ou cinq rapports par jour, elle me laissa exsangue. Les quelques sorties à la plage furent consacrées à la sieste de récupération.

Le premier septembre, rassasié d'amour et amaigri, j'intégrais l'école d'ingénieurs dont j'avais réussi le concours. Au bout d'une semaine de repos sexuel, le contact charnel de Michèle, sa peau douce et ambrée, la houle lente qui naissait au niveau de ses hanches pour envahir tout son corps, les frissons partagés, toutes ces petites choses qui grandissent l'amour manquaient à mes mains, manquaient à ma bouche, manquaient

à mon corps tout entier. Je faillis abandonner tout pour partir la rejoindre. Ce qui me retint fut sans doute la différence d'âge, l'idylle était sans avenir. Mon père m'avait suffisamment répété : marie-toi le plus tard possible et surtout ne choisis jamais une femme plus vieille que toi !

Je crois que si elle avait eu cinq ans de moins, je l'aurais épousée. Ce premier essai avait ancré en moi un insatiable désir des femmes.

Après elle, il y en eut neuf autres, avec d'intenses moments de bonheur mais aussi des expériences lamentables. La plus minable d'un point de vue humain et dont je ne suis pas fier fut cette aventure survenue quelque temps après.

J'avais passé l'hiver sans fille. Le travail d'une première année d'école, l'intégration lente dans le milieu étudiant, dans une ville nouvelle, Bordeaux, ma timidité naturelle n'avaient pas arrangé les choses. Bien que l'école se trouvât au milieu du complexe universitaire et donc très entourée de gente féminine, j'avais beaucoup de mal à m'adresser directement aux filles. Lier connaissance était déjà un problème, leur proposer une aventure était une épreuve insurmontable. Je n'avais qu'une seule technique pour séduire les filles, la danse. Or on ne danse pas dans un resto U, ni dans une cafétéria.

Quand on analyse notre société, la danse, c'est tout de même une bizarrerie ! Un extraterrestre qui nous surprendrait, aurait beaucoup de doutes sur notre rationalité. Portez la main sur une fille pour simplement la toucher et c'est la gifle assurée. Mettez une musique, invitez la à danser, vous avez le droit de l'enlacer, de la serrer contre vous, contre votre sexe et de gigoter de vous frotter contre elle en cadence. Au nom de quoi ? On se le demande bien ! Peut-être au nom d'un miracle, celui de l'harmonie instantanée des gestes de deux êtres qui, quelques secondes auparavant, ne se connaissaient même pas.

Un pied qui avance quand l'autre recule. Un corps qui se cambre quand l'autre se penche. Un tourbillon de deux jambes s'entraînant mutuellement dans un mouvement de valse alors

que les corps se soudent pour lancer un défi à la force centrifuge. Tandis que parallèlement, étourdis par la cadence d'une musique mélodieuse, les tabous se liquéfient dans une jubilation teintée d'une touche de romantisme qui exacerbe les sens. Sans chercher, la séduction s'opère et il y a plus ici qu'une simple convenance sociale.

Dans la pratique, le jeu ne se réalise pas toujours selon le schéma idéal. L'harmonie n'est quelquefois pas au rendez-vous : comme pour les voitures, il y a celles qui tirent à droite ou à gauche, il y a celles qui se traînent ou celles qui refusent de se faire conduire. Elles s'acharnent à faire le contraire de ce que vous leur indiquez : vous voulez aller à gauche, elles vont à droite, avancer, elles reculent, etc. Autant certaines cavalières semblent ne pas peser plus qu'un duvet, autant d'autres paraissent avoir chaussé des semelles de plomb et c'est le tennis-elbow assuré, sans avoir même jamais touché une raquette. Avec ce genre de partenaires, il m'arriva parfois de ne pas terminer la danse.

Donc, au début du second trimestre de première année, je décidais de sortir. J'empruntais la voiture d'un copain et, direction Le Sénéchal, une boîte de nuit que l'on m'avait indiquée sur le quai des Chartrons à Bordeaux. Draguer en boîte s'apparente à une épreuve de spéléologie. En général il s'agit d'une cave avec quasi-absence de lumière et on ne peut pas amener sa lampe torche, c'est inconvenant ! Je soupçonne les gérants de boîte d'avoir été soudoyés par les associations de moches pour leur laisser toutes leurs chances dans les jeux de séductions.

Ce soir-là il y a peu de monde. Les lumières tamisées accrochées aux arches en pierres de taille ne sont pas suffisantes pour permettre une vision éclairée du terrain de chasse. Je repère deux proies s'abreuvant à la source de verres que je crois deviner remplis de jus d'orange. Elles sont assises seules à une table, aucun mâle ne semble garder le cheptel. Toutefois, il faut faire vite, slalom entre les tables, j'hésite,